



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

[patrickcintas@lechasseurabstrait.com](mailto:patrickcintas@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-027-1

EAN: 9782355540271

Dépôt Légal: octobre 2007

10 €

**Copyrights:**

© 2007 Patrick Cintas

Patrick CINTAS  
ODE À CÉZANNE



Patrick CINTAS

ODE À CÉZANNE



L'AUTEUR

Cézanne, la question est de savoir  
Comment tu as voulu qu'on se souvienne  
De toi — ces chemins aujourd'hui  
Disparus n'ont pas perpétué la trace  
De tes pas à l'aventure du paysage.  
Des touristes à la peau fragile  
Ont investi les lieux et l'État  
A installé ses terminaux dans une autre  
Perspective — la disparition des traces  
De pas affecte les photographies

Comme l'absence de voix nous habitue  
À une lecture passive des vieux testaments.  
Cézanne c'est à Paris, au Café Guerbois,  
Que tu croisais tes contemporains mineurs,  
Le promeneur infatigable Paul Guigou  
Et l'inventeur de la brosse à peindre  
Ce que le soleil de Provence recrée  
À la surface du sol, Adolphe Monticelli.  
Peu de promeneurs ont accompagné  
Ton déplacement commencé chez Pissarro.

Se souvenir de toi c'est apprécier  
 La documentation photographique  
 Et les témoignages retardataires.  
 On voudrait savoir comment Manet  
 Et Courbet ont été touchés par  
 Tes premières toiles, l'Assassinat  
 Par exemple, sans doute le meilleur  
 Et le plus beau à la fois, cette maîtrise  
 Qui n'inspira pas le besogneux Zola  
 Mais qui te classa parmi les peintres

Par la seule force de la toile peinte.  
 Il n'aura pas suffi d'un roman  
 Peut-être triste pour te réduire  
 Au personnage et à l'intrigue.  
 Nul texte n'approchera d'assez près  
 Le cercle infini de tes rectangles.  
 Peintre de la leçon donnée à la peinture  
 Plus qu'à des peintres qui n'ont pas  
 Ta photogénie, tu ne dispensas pas  
 L'enseignement ni la critique, seuls

Les nez en barreaux de chaise illustraient  
 Ta patience de bachelier. Comment un ami  
 Aussi proche que Zola n'a-t-il pas  
 Saisi au vol l'exigence de ta langue ?  
 Que se passe-t-il chaque fois qu'un enfant

Se livre à des démonstrations de différence ?  
 Pourquoi n'y a-t-il pas toujours un ami,  
 À défaut de père, pour faciliter les introductions  
 Dans ce monde si peu fait pour l'enfance  
 Et ce qu'elle invente au seuil de l'âge ?

Se souvenir de toi est un effort surnaturel.  
 Ton dos chargé du maigre fardeau, ton chevalet  
 De bambou (j'imagine), tes godasses qui sentent  
 Et ta chemise doublée d'aiguilles de pins,  
 L'arsenal complet du Provençal qui a vu  
 Paris et les environs de Paris, les villages  
 Porteurs de la lumière et les toits qui témoignent  
 De la vie, gris ou rouges, bleus quelquefois  
 Comme un étang, pans plans de l'oblique  
 Nécessaires à tout regard porté comme l'ombre

Sur le principe de l'intersection géométrique.  
 Toute la peinture occidentale gisait à tes pieds  
 D'enfant. Beau musée des gravures qu'on tourne  
 Comme des pages. Il t'arrivait peut-être  
 De les comparer avec ce que tout le monde  
 Pouvait voir en même temps que toi, depuis  
 Le même degré, les mollets glissant  
 Sur la contremarche servant d'appui  
 À ton équilibre précaire, et des oiseaux  
 Que tu ne peignis jamais malgré une existence

De peuplement têtue, gravissaient la pente  
 En même temps. Concordance des temps vécus  
 À proximité du génie, pourquoi ne savent-ils  
 Pas reconnaître ? Pourquoi leurs reconnaissances  
 Se limitent-elles à l'acquisition des valeurs  
 Sûres ? Mais que savais-tu toi-même  
 De ce qui restait à franchir pour devenir  
 Ce que tu étais en puissance ? Cette enfance  
 Confiée aux édiles, point commun des Français,  
 Est l'enfer dont il faut tirer le bonheur

Ou à défaut de bonheur la joie de l'instant  
 Et ta future peinture n'était que du temps  
 Mais pas celui qu'on passe ou qu'on retrouve  
 Après l'avoir cherché, — ce temps arrivait  
 Comme une bourrasque de juillet dans les pins,  
 Porteuse des agglomérats formés au sol  
 Par d'autres tournolements dont il est  
 Raisonnable de penser que tu étais  
 L'origine et la conséquence. Se souvenir  
 De toi tel que tu aurais voulu te voir

Dans nos yeux éternels, c'est reconnaître  
 Le fil de ce temps qui ressemble de si près  
 Au paysage, à la nature morte et aux nus  
 Qui reconstruisent ta pensée à ta place  
 Maintenant que tu jouis d'une existence  
 De musées et de collections privées.  
 Au Grand Palais en 1978 j'ai pu comparer

Les versions de tes baigneuses et j'ai appris  
 Ce que c'était une version, promesse  
 De n'en plus confondre les enseignements

Avec ce que les variations camouflent  
 De prétentions à l'exactitude. Caressant  
 Tes rêves, nous étions libres de nous arrêter  
 Malgré l'affluence et des gens couraient  
 Entre les statues de Maillol pour venir  
 Te regarder tel que tu avais existé  
 Pour tes proches qui ne surent pas à temps  
 Devenir tes contemporains. Proximité  
 Des familles à l'heure de retourner  
 Aux travaux exemplaires qui consolident

Les liens. Mon père évoquait Xavier de Langlais  
 En effleurant tes toiles d'un regard  
 De connivence ou de circonstance, comment  
 Savoir ce qui se passe dans la tête  
 De ces admirateurs venus de loin  
 Pour se frotter à tes surfaces fatiguées ?  
 Pourtant ta pendule a conservé sa fraîcheur  
 Hollandaise et ton assassin est exemplaire,  
 De même que ta neige fondant à l'Estaque  
 Et tes personnages sans regard, tout en mains.

Nous nous fréquentions sans doute  
 Pour la première fois, empruntant les mêmes

Allées peuplées ou bornées par tes existences,  
 Forts de notre mémoire et capables  
 De reconnaître les détails révélés  
 Dans les musées de nos bibliothèques.  
 Ici un rehaut que la photocomposition  
 Signalait par un excès de clarté, là  
 L'existence d'ombres travaillées au coeur  
 De l'ombre elle-même. Quel savoir-faire !

Les thermomètres et les capteurs gracieux  
 De l'humidité ambiante composaient dans  
 La discrétion des objets rapportés  
 Pour la circonstance. Des regards  
 Nous suivaient avec cette autre discrétion  
 De rajout. La soif me torturait et le poids  
 Du catalogue cher payé m'imposait des haltes  
 Sommaires qui m'interdisaient de pénétrer  
 Au-delà de tes accidents polymères.  
 Tu ne ressemblais pas à tes musées

Mais personne ne songea à te le reprocher.  
 Ici, la déification est un principe  
 Physique d'importance. Mais tu appartenais  
 Aux Russes et aux Américains plus  
 Qu'à ta Provence conquise par la langue  
 Nationale. Aucune révolte sur ces visages.  
 Simplement le bonheur, la conscience claire  
 Du tourisme parisien. L'air entraînait en nous  
 Comme dans les moulins de tes promenades.

Nous n'avions rien à dire et tout à donner

Maintenant que nous avions vu ce que personne  
Ne pourrait jamais nous arracher. Je doute  
Que Picasso ou Matisse n'atteignent jamais  
Nos centres épileptiques avec cette précision  
D'anode. Nous savons qui est qui. Dehors,  
On revenait de l'expo avec des commentaires  
D'enfant séduit par le sommeil réparateur  
Des circonstances, à fleur des travaux  
Des champs, exhibant des mains savantes  
De voyeurs et des lèvres passées au fil

D'une histoire qui ne s'achève pas comme  
Les régimes politiques ou les gloires  
Cinématographiques. Des quais plantés  
De réverbères s'allumèrent. Les péniches  
De la Seine transportaient de l'uranium  
Et au partage des eaux on finissait  
De raconter ton histoire de dessin  
Et de couleur appliquées à la surface  
Dans la nette intention de changer  
Le regard et les conditions de l'oeil.

Je pouvais voir l'énergie nucléaire  
De la lumière tournoyante des quais  
Traversés de phares. Paris bourdonnait  
Comme une ruche dont on cherche la Reine.

Les gens s'attardaient sur les ponts  
 Pour respirer encore l'air d'une autre  
 Époque. J'imaginai les contrôles précis  
 De l'humidité et de la température  
 Que nous venions de changer. Le temps  
 Du pont Mirabeau n'était déjà plus

Le tien quand Apollinaire y pensa  
 En passant. L'Algérie du pétrole  
 N'avait pas tenu ses promesses. Fos  
 Non plus. Par contre les touristes  
 Creusaient des fosses pour leurs caravanes.  
 Ils pratiquaient des terrasses et plantaient  
 La végétation espagnole de leurs rêves.  
 Ils buvaient l'eau rare de nos bêtes.  
 Les mondes ne se mélangent pas aussi  
 Facilement que les teintés démontrant

L'infini de tes possibilités artistiques.  
 Mais ce n'est pas la nostalgie qui t'emporta.  
 Le vent contient les germes de notre mort.  
 Il érode le minéral, couche les plantes,  
 Change l'eau en vagues et nous emporte  
 D'un lieu à l'autre comme s'il s'agissait  
 De temps. Nos regards ne changeront pas  
 Les familles impériales qui t'exhibent  
 Comme une relique de leur propre histoire.  
 Nos yeux ne trouvent que le temps de les fermer.

Des hirondelles prenaient ce vent de face  
Pour recommencer avec lui les tourmentes  
Annoncées par la fraîcheur. Je remontais  
Les chemins jaunes d'une contrée aux roches  
Cassées verticalement. La maison d'Ochoa  
Donne dans le canyon, vertige d'une fenêtre  
Où je couche quelquefois quand la nuit  
Nous surprend au bord d'un verre de trop.  
Nos liquides se confondent dans les récits  
Que le personnage recrée au fil du temps.

OMERO

Nous voici à Polopos, sous une façade de marbre  
Blanc qu'on n'exploite plus depuis longtemps.  
Une coulée menace les toits adjacents,  
Griffure d'un instant, goutte de sang.  
J'ai pensé à toi, Cézanne, en observant  
Les blancs scorpions des oliviers.  
Le miroitement est obsédant, l'ombre peuplée  
D'attente, de puits, de lenteurs assouviées.  
Un fruit rend une saveur chaude et l'oeil  
Croise une infinité de possibilités graphiques.

Nous n'errons pas sur cette surface tangible  
Comme un regard porté sur un bouquet de fleurs.  
Nous avançons avec des précisions de langage  
Que tu n'as pas connues. Le corps impose  
D'autres contraintes. Sa beauté est en jeu.  
Imagine notre existence depuis un siècle  
Que tu n'es plus ce que tu deviendras.  
Ces oliviers qui fréquentent des pins  
Et des eucalyptus bornent encore nos rêves  
D'hommes vécus avant de devenir les personnages

De nos romans de gare. Ce n'est plus  
 Une promenade d'un point à l'autre  
 De la connaissance des lieux. C'est  
 L'arrêt, le gisement, le creusement  
 Incessant, sur une échelle des points  
 De fuite que nous n'avons pas conçue  
 À cet effet. Résultat : nous visitons  
 Les lieux au lieu de les occuper mais  
 Comment occuper ne serait-ce qu'un instant  
 De ce qui appartient toujours à quelqu'un ?

En France les gendarmes posent des questions  
 Indiscrètes au dormeur des talus. Ici,  
 Pour l'instant, on peut encore s'endormir  
 Sans inquiéter les gardiens de notre sommeil  
 Civilisateur. Mais quelle est la limite  
 De cet infime pouvoir que nous possédons  
 Encore sur la fréquence du temps ?  
 Ils passent dans des 4X4 vert olive  
 L'oeil rivé sur les pousses de camomille.  
 Le berger ne soigne plus ses maux d'estomac.

En allant chez Ochoa pour acheter mon vin,  
 Je rencontre les promeneurs d'enfants  
 Étourdis par le soleil. Les fontaines  
 Les éblouissent quand ils s'en approchent.  
 Des paysans silencieux surveillent le fil

D'eau claire qui entre dans les bouteilles  
De plastique. Je n'avais jamais vu autant  
D'oiseaux au-dessus de nos têtes. Le chemin  
Redescend derrière le cimetière où j'ai  
Mes entrées génétiques, clé des songes.

Je pensais à toi en constatant l'ascendance  
Du pin sur l'olivier. Leur obliquité  
Les rejoint quelque part dans la complexité  
Du bleu. Après la construction du barrage,  
Ils ont jeté un pont par-dessus la vieille  
Route aujourd'hui envahie de fenouil  
Et de blancs cailloux de la taille d'un oeuf.  
De l'autre côté, une hacienda s'entoure  
De noirs palmiers immobiles et des murs roses  
Renvoient leur ombre agitée d'animaux.

Le pont est inachevé, un pont en arc  
Aux équerres touffues, et les traces  
Des chevaux forment un 8 autour d'un pilier  
Où les oiseaux se posent pour se chamailler.  
Ayant trempé mes bras jusqu'à l'épaule  
Dans l'eau d'une fontaine, je remonte  
Et un instant m'é gare au seuil de l'ombre  
Que les adelphe illuminent de roses  
Et de blanc. La pierre exhibe ses blessures  
Nocturnes, crachat d'ocre et coulures

Du fer dans des vases de granit vert.  
 Glissement d'un être dans les roseaux,  
 Sa cassure aux angles, son cri retenu,  
 Sa discrétion de survivant, sa dimension.  
 Des enfants m'observaient en guetteurs  
 Fatigués des découvertes de l'enfance  
 Sur les traces de l'âge, regard d'un visage  
 Réduit à sa couleur. On entendait  
 Le commentaire fleuve des pilotes.  
 Quelle enfance voyage au bout de la vie,

O barcasse de papier ? Leurs petits chiens  
 Sentent le drap de lit et le parquet  
 Des bahuts. Un jour, un homme furieux  
 Balança son père hors de la maison.  
 Arrête ! cria le vieux. Arrête ! Moi  
 Je n'ai jamais balancé mon père plus loin que cet arbre !  
 Écrit Gertrude Stein pour commencer  
 D'écrire. Je n'ai jamais vu cet arbre  
 Mais nous n'avions pas de jardin, pas  
 De terre où hériter des arbres, rien

D'aussi précis que le décor romanesque  
 De cette anecdote. Ces enfants me regardaient  
 Avec des yeux d'habitants des seuils,  
 Ils vivaient avec des chats tranquilles  
 Et le chien menaçait de ne plus retrouver  
 Son chemin si on allait trop loin. Enfants  
 Sommaires du Code Civil et des arrangements

Bibliques. Leurs gouaches ne valaient pas  
 Tripette mais ils avaient « compris » la leçon.  
 O maîtres de nos profondeurs psychologiques,

Que ne devons-nous à vos applications d'encre  
 Violette et à la bille fantasque de vos plumes !  
 Il fallait que vous leviez la tête au passage  
 Des arbres pour vérifier que nous n'y étions pas.  
 Nous étions plus haut, dans les niches des falaises,  
 Avec des traces préhistoriques sous la main  
 Et des histoires de marin dans l'imagination.  
 Vous n'avez rien deviné de cette attente.  
 Vous vous attendiez à changer le destin  
 Et vous auriez faibli s'il avait changé.

Nous avons guetté ces signes de faiblesse  
 Mais la vie n'a pas changé non plus  
 Et nous sommes de nouveau l'enfant  
 Que nous croisons dans un autre voyage,  
 Celui du recroquevillement poétique,  
 Le voyage de la surface aux profondeurs  
 Verbales, océan des mythes revisités  
 Et de la fable qui s'impose comme une passante  
 À l'attention de ceux qui se sont arrêtés  
 Pour attendre ce qui va se passer d'inattendu

Et d'arable. Poursuivant mon chemin,  
 Je rencontre de vieux monstres d'acier

Couchés ou encore dressés comme des vivants  
 Au travail de la terre blessée. Les poulies  
 Et les treuils, les engrenages, les paliers  
 Sont arrêtés aux angles morts des poutres  
 Composant les habitants du décor, carrière  
 D'argile aux fossiles brisés et des insectes  
 Tournent dans cette rouille et ces éclats  
 De peinture. Plus haut la concasseuse

Impose une ombre blanche à la pente  
 Et la route s'achève en cassure d'os.  
 Un vieil Anglais remonte à grand peine  
 Des ébauches de visages endormis  
 Comme des dieux fatigués d'avoir vécu  
 Aux limites de l'imagination des peuples.  
 Salut à l'Anglais aux mains calleuses  
 Et à son odeur de gin et de citron.  
 Demain ses statues recomposées  
 Se multiplieront dans les miroirs des murs.

Des chenilles surgies de la terre jaune abritent  
 Les petits animaux de l'attente. Un chapeau  
 De tôle jette de l'ombre sur des caisses vidées.  
 Cette accumulation de détails n'est pas la profondeur  
 Ni la surface. S'agit-il de l'attente ? Les museaux  
 Gris paraissent aux créneaux et s'agitent.  
 Une photographie trouverait les plans  
 Successifs et les retiendrait tous  
 Au lieu des deux ou trois qui fondent

## La perspective des tableaux de peinture.

C'est l'attente tout simplement,  
La vigilance croissante de l'homme moderne,  
Sa circularité mentale, la vitesse acquise  
À force de mouvement linéaire courbe.  
L'acier ne contient pas le soleil  
Et ses écailles de rouille et de peinture  
Rejoignent la terre concassée sans histoire,  
Sans cette infime parcelle de temps  
Qui trompe l'attente pour donner l'écriture.

L'AUTEUR